

TRADUCTEURS ET TRADUCTIONS

Dans l'enquête sur les carrières, on a parlé ici des fonctionnaires coloniaux, on parlera des colons, grâce auxquels café, mais bananes et autres denrées exotiques passent les mers, franchissent nos frontières, garnissent nos tables, deviennent notre chair et notre sang. Mais les pays étrangers produisent aussi des idées et des sentiments recueillis soigneusement dans de justes volumes. L'importation en est-elle organisée comme elle le mérite? Rassurez-vous. Nos éditeurs y ont pensé. Ils ont des experts pour découvrir ces trésors dans les contrées lointaines, des traducteurs pour les mettre en valeur et les accommoder, des collections nombreuses pour les abriter et les étaler. Tout est parfaitement réglé.

Plusieurs dizaines de collections sont ouvertes exclusivement aux traductions : Feux croisés (Plon), Cabinet Cosmopolite (Stock), Prosateurs étrangers modernes (Reider), Du Monde Entier (Gallimard), Univers (Fayard), Maîtres Étrangers (Ed. du Siècle), Romans célèbres dans les littératures étrangères (Aubier), Collection Polonaise (Gallimard), Jeunes Russes (Gallimard), etc. Il faut y ajouter les nombreuses traductions paraissant hors série. Tous les éditeurs en publient, sauf peut-être les éditeurs catholiques, qui ont laissé à leurs confrères neutres plus avisés le soin de révéler au public français les très grands auteurs catholiques qui s'appellent Chesterton, Baring, Sigrid Undset, Papini, Wast, Reymont et d'autres.

Pour alimenter ces collections, il y a une armée de galériens de la plume qui, avec ou sans dictionnaire, traduisent, traduisent. À côté de Français, dont quelques-uns sont des écrivains de marque ou d'illustres professeurs, il y a beaucoup d'étrangers, réfugiés ou autres. Il y a aussi des équipes, où l'on se partage la besogne; l'un dégrossit, l'autre corrige les contresens ou les fautes de français, le troisième polit. N'est-ce pas par plusieurs mains ou machines que passent aussi les cotons d'Amérique et les laines d'Australie? Il y en a qui réussissent à vivre modestement de ce rude travail. C'est l'exception. Nous n'inviterons pas nos jeunes bacheliers à s'engager dans cette carrière. Celle de traducteur juré du tribunal serait plus lucrative. Il y a d'ailleurs encombrement là comme ailleurs. Plusieurs traducteurs chôment, et ces ouvriers de l'esprit (!) ne touchent pas d'allocations.

TRADUCTEURS ET TRADUCTIONS

Et cependant, leur travail est utile à la société à plus d'un titre. Par le contenu des livres traduits d'abord et la valeur de ce contenu. Il y a dans chaque pays et pour chaque branche du savoir d'éminents spécialistes écrivant des ouvrages qui renouvellent ou précisent nos connaissances; il y en a en particulier qui publient sur l'histoire ou la psychologie de leur peuple des livres qu'aucun étranger ne serait à même d'écrire; il y a aussi des chefs-d'œuvre littéraires dont la profondeur et la beauté peuvent enrichir le monde entier. La traduction de ces livres s'impose et il faut remercier ceux qui nous la donnent. Qui dira les services rendus par telle bibliothèque historique (Payot) offrant, sous forme de traductions, des synthèses pertinentes sur l'histoire de presque tous les peuples du monde?

Mais nous voulons parler surtout des traductions littéraires. Celles-ci peuvent faire beaucoup pour rapprocher les peuples. Elles ont contribué à créer ce qu'on appelle l'esprit européen. Il est regrettable que trop de fameux "Européens" aient compromis la corporation par leur antipatriotisme. Comme s'il n'y avait pas de moyen de respecter la hiérarchie des amours légitimes! Que les États-Unis d'Europe soient chimériques, peu importe. L'Européanisme culturel, fruit d'une connaissance sérieuse et intime des grands peuples et des grandes littératures modernes, est un bien. Autrefois, l'humanisme classique faisait le charme des conversations en Europe. On s'abordait en citant Virgile ou Horace. Ce temps est passé. Mais quel plaisir, lorsqu'on voyage à l'étranger, de trouver de fins connaisseurs de sa littérature nationale! Seulement, il faut pouvoir rendre la politesse. Les traductions y aident.

Elles pourraient encore avoir un troisième avantage : étouffer et décourager les écrivains médiocres, tout en stimulant le vrai talent. Tout le monde accorde que l'on écrit trop, que «bouquins de quatre sous et feuilles de chou» polluent, que trop de réputations sont ridiculement surfaites. La traduction d'œuvres étrangères profondes, belles, grandes, par sa seule existence, fera pâlir les petits bouquins. La comparaison écrasera les médiocrités et les fera rentrer sous terre. Elle invitera aussi au travail ceux qui prodiguent leur esprit ou mangent leur blé en herbe. Elle stimulera et invitera à l'émulation les vrais talents et parfois fécondera le génie.

TRADUCTEURS ET TRADUCTIONS

Qu'on ne dise pas que c'est là une concurrence déplorable faite au livre national. «Achetez les produits du pays», ce serait une honte et une preuve singulière de notre avilissement. L'esprit et la beauté ne connaissent pas de frontières.

Ce triple service est rendu à une condition : c'est que les livres traduits l'emportent sur la production courante par leur valeur morale, religieuse, psychologique, artistique; c'est que cette importation soit contingentée par les éditeurs eux-mêmes, non pour la quantité, mais pour la qualité. Ce contingentement spontané se fera si, en choisissant les ouvrages à traduire, on se laisse guider par des raisons intrinsèques et non pas seulement extrinsèques. J'appelle raison extrinsèque celle qui n'a rien à voir avec la valeur réelle du livre. Il y en a beaucoup : la célébrité de l'auteur, méritée ou imméritée, et qui, grâce à la brèche faite par quelques ouvrages, fera passer tout le reste, œuvres de jeunesse ou fruits de la décrépitude, Han d'Islande et Agésilas; la consécration officielle de l'auteur ou du livre par quelque académie, un prix Nobel ou autre; les aventures du volume, défendu par la police, ayant valu un procès retentissant à son auteur, ayant été brûlé sur une place publique; ou simplement le tirage exceptionnel du livre en son pays d'origine. C'est le motif le plus déterminant. Comme si, aujourd'hui, succès et valeur allaient nécessairement de pair; comme si la réclame savante, la hardiesse, voire l'obscénité du sujet, la brutalité du style, des circonstances historiques particulières à un pays et ne valant absolument pas pour un autre, n'expliquaient pas souvent seules la multiplicité des éditions. Il faut donc recourir au critère interne : la valeur du livre, en soi et par rapport au pays dans la langue duquel il doit passer.

Est-ce ce critère qui détermine le choix de nos éditeurs et de nos traducteurs? Pour les ouvrages non littéraires, peut-être. Pour les autres, hélas! non. Dans le domaine des traductions de romans, trop souvent c'est la recherche du succès facile, grâce à l'audace du sujet et la turbulence de l'expression. La valeur réelle, morale et religieuse surtout, mais aussi philosophique et même esthétique, n'entre pas assez en ligne de compte. Il y a naturellement des exceptions. Telle collection – Feux croisés – ne mérite presque pas ce reproche. Mais l'ensemble des traductions est plutôt médiocre. Alors, le résultat est déplorable. Au fumier national s'ajoute le fumier international. Les quelques perles qui s'y trouvent enfouies deviennent de plus en plus difficiles à trouver même pour les spécialistes,

à plus forte raison pour la foule impressionnée par la réclame commerciale.

Veut-on quelques exemples récents? Voici d'abord deux traductions dont il faut se féliciter. Une œuvre de jeunesse de Tolstol et le dernier roman de la vénérable Selma Lagerlof. Les récits de Sébastopol occupent une place de choix dans la littérature de guerre. Poésie et réalité des batailles et de la vie militaire y sont décrites avec une sobriété et une précision qui s'inspirent de Stendhal (la bataille de Waterloo), mais qui le dépassent de loin grâce à la sensibilité si humaine du Russe, moins sec et moins cérébral que l'auteur de la Chartreuse de Parme. On trouve là, idéologie et prophétisme en moins, tout l'art descriptif qui éclatera plus tard dans certains morceaux célèbres d'*Anna Karénine* (la course, la fenaison) et dans l'immense fresque de *Guerre et Paix*. Cette traduction nouvelle, plus complète que toutes les précédentes, est fort bien présentée.

Le sujet de l'exilé, par Selma Lagerlof, est bizarre. Il s'agit d'un jeune explorateur du pôle nord accusé d'avoir – forcé par ses camarades – mangé de la chair humaine. Revenu dans son île suédoise, il est le paria, le lépreux que tout le monde fuit, qui profane et souille tout ce qu'il touche, qui, malgré son humilité et sa serviabilité touchantes et héroïques, ne réussit à obtenir ni le pardon ni un peu de sympathie. Le dégoût physique qu'il inspire est invincible. Il faudra pour réhabiliter le pauvre homme un document trouvé sur le cadavre d'un marin et attestant son innocence du crime, même matériel. Divers épisodes mal fondus dans la trame du récit nuisent à l'unité de ce roman plus lyrique que narratif. Les meilleures pages sont celles qui décrivent l'étrange puissance du dégoût et l'incohérence d'une société qui brutalise un pauvre être qui aura et, malgré lui, mangé un peu de chair d'homme, quand elle magnifie, en pleine guerre, les organisateurs des boucheries humaines. Irrationalité des réflexes individuels et sociaux, empire étrange des conventions, légèreté, dureté, formalisme et hypocrisie des collectivités, ces thèmes classiques prennent ici, à cause de l'étrangeté du sujet qui vous secoue, un relief tragique.

Ainsi que Selma Lagerlof, Gerhart Hauptman est titulaire du prix Nobel. Ce fait n'excuse pas la traduction récente de son *Mécréant de Soana*. Comme dans plusieurs autres de ses livres, le chef du naturalisme allemand s'inspire dans celui-ci du chef naturalisme

français, Emile Zola. C'est une transposition de la *Faute de l'abbé Mouret*, avec plus d'art, de sobriété, de sectarisme. Il s'agit d'une jeune prêtre, vénéré comme un saint, qui séduit une de ses paroissiennes, fille sauvage née d'un inceste. Si le style du roman est remarquable de mouvement, de plénitude, d'harmonie, la description du cadre alpestre exacte et poétique, la composition limpide, le fond est d'une sensualité et d'un paganisme difficile à exagérer. Il est irréel aussi. Ce prêtre très fervent que la rencontre d'une fille fait chavirer aussitôt, qui aussitôt exploite ses fonctions sacrées pour mieux arriver à ses fins perverses, qui, sans évolution ni transition, troque la religion du Christ contre celle d'Eros et de Bacchus, ce prêtre est le produit de l'imagination haineuse d'un protestant paganisé. Je sais bien que le caractère lyrique du livre en fait un hymne païen et un peu romantique à l'Amour tout-puissant et divin plutôt qu'un roman naturaliste. Pourquoi n'avoir pas choisi un prêtre de Dionysos ou de Cybèle, plutôt qu'un prêtre de Jésus-Christ et un prêtre moderne italien pour chanter cet hymne? Il est regrettable qu'on ait traduit œuvre pareille.

Je dirai à peu près la même chose pour *Dédales*, paru chez le même éditeur. L'auteur, Théodore Fontane, est un artiste de goût latin, comme ses lointains ancêtres français; c'est un ciseleur patient, conscient, mesuré, un paysagiste amateur d'aquarelles rapides évoquant le vieux Berlin, un styliste jouant supérieurement avec les syllabes les noms propres, les associations d'idées et de sentiments, les allusions, les réticences. Voilà pourquoi il est intraduisible. Le pauvre traducteur, quel que soit son talent, restitue la note fondamentale, non pas les harmoniques ni les résonances. Tout l'implicite savoureux, que devine un Berlinois, disparaît. La simplicité et la sobriété de l'artiste deviennent platitude, parce que l'éclat, le rayonnement, le sourire ou les grimaces des mots ont disparu. On ne traduit pas Lafontaine, pour la même raison. La morale aussi eût demandé qu'on laissât au delà du Rhin *Irrugen und Wirrunen*. L'indulgence souriante de l'auteur pour les amours coupables du bel officier et de la couturière est d'autant plus dangereuse qu'elle est érigée en système.

Y-a-t-il, écrit Fontane, en dehors de quelques prédicants dans l'âme desquels je n'aurais aucun plaisir à jeter un coup d'œil, y-a-t-il, dis-je un seul homme cultivé et de cœur droit qui ressent vraiment de l'indignation contre une cousette qui a une relation d'amour illégitime? Je n'en connais aucun et j'ajoute que je rends grâce à Dieu de n'en pas

connaître... Au fond, tout le monde pense ainsi, et il ne se passera plus longtemps avant que cette façon de voir soit généralement admise.

Tout le monde ne pense pas ainsi. Il y a des hommes qui, à côté de la morale sociale dont Fontane veut bien reconnaître les devoirs, reconnaissent, aussi impérieuse et catégorique parce qu'imposée par le même législateur, la morale individuelle. Des livres comme celui-ci, sans fracas, par simple prétérition, aident à escamoter cette morale. Alors, pourquoi le traduire?

La collection «Univers» a eu le courage de publier les deux œuvres maîtresses de Thomas Mann, *La Montagne Magique* et *Les Buddenbrook*. Il faut l'en remercier. Mais par cette large brèche vouloir faire passer tous les Mann de la création, c'est excessif. Car il y a trois Mann, tous d'une fécondité éprouvée. Ce n'est pas parce que le trio – depuis quelques mois – habite Paris, qu'il faut se croire tenu par les lois de l'hospitalité envers les fugitifs de traduire toutes leurs œuvres. Celles de Thomas, plus cérébrales, soignées, ésotériques, sont moins dangereuses pour la masse. Leur scepticisme radical est bien dissolvant, si leur ironie supérieure est souvent un régal. Peu de gens chez nous pourront lire avec profit *Les Souffrances et Grandeur de Richard Wagner*. L'analyse y est tellement subtile, les rapprochements «européens» y sont si nombreux et si inattendus, les allusions y sont si fines! Quant aux mémoires de son fils Klauss (vingt-neuf ans), on pourra les trouver prématurés. Goethe et Chateaubriand n'ont pas commencé si tôt les leurs. L'habile Klauss pense que «se souvenir est toujours utile, on ne saurait s'y prendre trop tôt». Cette autobiographie, où poésie et vérité se mêlent sans doute aussi, révèlent un gamin brillant et précoce, plein de verve et de fantaisie; elle fait connaître ses cousins et ses cousines, ses lectures et ses rencontres, les intérieurs bourgeois allemands pendant la guerre, des méthodes d'éducation assez particulières. Vous apprendrez aussi – si vous ne le savez déjà, et qui ne le sait! – que Klauss, *der schone besondere Knabe*, est disciple de Gide et de Proust jusque dans ses goûts pervers.

Si l'enfance de Klauss Mann vous laisse froid, celle de Gaspard Hauser vous passionnera. On connaît les grandes lignes de l'histoire tragique de ce pauvre prince de Bade, arraché en bas âge à sa mère, – une française imposée au grand-duc par Napoléon, – puis,

pendant quinze ans, tenu dans une réclusion absolue, une ignorance complète, un état d'abjection difficile à imaginer, enfin abandonné dans les rues de Nuremberg, recueilli par la municipalité et confié successivement à quatre ou cinq précepteurs qui essayent de le dégrossir et de percer le mystère de ses origines. Quand ce mystère commence à s'éclaircir et que toute l'Europe parle de l'enfant de Nuremberg, le jeune homme est tué par un repris de justice aujourd'hui parfaitement connu, mais agissant au nom de très hautes personnalités politiques. Cette lamentable histoire, l'illustre romancier Jakob Wassermann, qui vient de mourir en exil, la raconte en philosophe, en psychologue, en poète plus qu'en historien. Quelle aubaine de pouvoir se pencher sur un bébé de seize ans, de suivre chez lui l'éclosion du langage, des notions élémentaires de temps et d'espace, de l'expérience des couleurs et de la vie, de l'imagination, du cœur, de la conscience, de l'esprit! C'est un bébé, une tabula rasa absolue, mais ce bébé a seize ans, il est bien doué, il est relié à d'illustres origines. Nullement. Si son expérience des usages les plus courants fait sourire et si sa logique est peu conceptuelle et peu aristotélicienne, les intuitions de sa conscience et de son esprit libre de verbalisme sont d'autant plus profondes et fraîches. Son cœur est d'une bonté exquise; à sa vue les chiens enragés s'adoucissent, et les oiseaux sont familiers avec lui comme avec François d'Assise. Et comme sont émouvantes, pour nous qui savons, les questions posées par l'enfant sur ses parents et ses origines, ses vagues réminiscences d'une splendeur passée et ses brûlantes aspirations vers un grand avenir!

La plupart des incidents racontés par l'auteur sont exacts. Leur interprétation est systématique, mais profonde et intéressante. La courbe de l'évolution intérieure de Gaspard repose sur des déductions psychologiques et des analogies. Le moyen de faire autrement : Gaspard, pour Wassermann, est la pire voix de la nature, de l'humanité vierge, nullement déflorée par les groupements humains. Malheureusement, la société formaliste, conventionnelle, dure et malveillante, paresseuse à comprendre et à aimer ce qui ne lui ressemble pas, refuse d'entendre cette voix. Il ne suffit pas d'être homme pour plaire aux hommes. Gaspard Hauser et Jakob Wassermann lui-même en sont la preuve. L'un a été assassiné parce qu'il n'était pas de race allemande, l'autre est mort en exil parce qu'il n'était pas aryen. Ainsi vont les choses.

Combien est illusoire la théorie des races, dont Wassermann a été victime, l'exemple de l'Amérique devrait en convaincre. Les races les plus diverses s'y sont mêlées pour donner un type ethnique aussi sain et aussi caractéristique que l'Allemand et le Français et une civilisation aussi homogène que n'importe quelle autre. Traductions américaines et enquêtes bruyantes nous ont révélé l'unité psychologique de l'Amérique. Après Sinclair Lewis et Lewisohn, voici Linklater, Faulkner, Dreiser, Dos Passos. Juan en Amérique, œuvre d'un anglais encore un peu vert est un reportage romancé, caricatural, mais spirituel et divertissant. Il a le tort de ne chercher que les défauts et de juger l'Amérique en fonction de l'Old England prise comme une norme absolue. Après ce factum l'Amérique aurait le droit de boudier Eric Linklater, comme la Grèce, il y a cent ans, bouda E. About, auteur du *Roi des Montagnes*. Le roi des gangsters décrit ici ressemble étrangement au fameux Pallifare. Le style est aussi vif et précis, l'ironie aussi mordante, la fantaisie aussi cocasse. Mais on n'apprend rien de nouveau; l'auteur, après tant d'autres, redécouvre l'Amérique et décrit les travers classiques de ce pays. C'est l'uniformité des individus, qui paraissent fabriqués en série comme les machines Ford, qui fait ressembler le défilé des femmes dans la rue à un défilé de vedettes de magazines, et la file des hommes à une file de réclames de faux cols, qui fait que Juan demande en mariage Geneviève alors qu'il aimait Jill, toutes deux «appartenant au millième tirage d'un cliché qui avait donné de multiples exemplaires à Hollywood et dans toute l'Amérique». C'est l'absence de curiosité intellectuelle, dogme principal de la religion fondée par le docteur Salvator, qui disait :

Toute pensée n'est que l'épitaphe d'une cellule cérébrale. Chaque fois que vous pensez, cela signifie qu'une cellule a succombé et se décompose. Le produit de cette décomposition n'est autre que votre pensée. Mon conseil, mon message à vous tous, c'est : gardez vos cellules cérébrales en bonne santé par l'absence de toute pensée.

C'est le morcellement des sectes et la bizarrerie de leur programme. Ainsi, un pasteur, nouvel énergumène, se faisait un public en proposant de ranger les livres de la bible selon

l'ordre alphabétique; on passait des Actes à Amos, aux Chroniques, aux Colossiens, Corinthiens, Daniel, et ainsi de suite, pour terminer par Zacharie. Et cela continue ainsi. L'idolâtrie sportive, la richesse fabuleuse et les mœurs crapuleuses des bootleggers, le sens commercial des écrivains, sont flagellés avec la même désinvolture. Il faut que le colosse américain soit bien patient pour se laisser agacer ainsi.

Il est vrai que, pour être nuancés, les écrivains américains sont aussi sévères pour leur pays. *Sanctuaire* décrit, dans une pesante atmosphère de cauchemar, d'affreuses mœurs de distillateurs clandestins. Un livre brutal, incohérent comme un mauvais rêve. Dans *Jenny Gerhardt* est repris le thème de *Dédales*. Avec moins d'art que Fontane, Dreiser raconte et entend justifier les relations coupables d'un puissant industriel et d'une couturière; il déplore, lui aussi, que l'idylle soit rompue à cause de certaines conventions sociales ou familiales, dédaigneusement appelées puritanisme.

M. J. Dos Passos est plus ambitieux que ses deux compatriotes. C'est toute l'Amérique de 1900 à 1914, avec les principaux événements, mouvements intellectuels, mœurs, types humains, personnages historiques, qu'il prétend dresser devant vous, dans toute sa stature. Une véritable épopée. L'art européen et classique aurait hésité devant pareil sujet. Ou bien il aurait choisi quelques épisodes caractéristiques, se contentant pour les autres, d'ouvrir les perspectives, d'amorcer le travail de l'imagination. La jeune américaine n'hésite pas et prétend bien tout dire en 500 pages. Voici la recette. Au lieu d'un grand roman, ayant à harmoniser des matériaux hétérogènes, vous en écrivez cinq petits consacrés à des milieux, des problèmes, des personnages divers et caractéristiques. Mais pour donner l'impression de la vie réelle où tous ces éléments sont effectivement mêlés, vous publiez les cinq romans sous la même couverture, non pas à la suite, mais en entrelaçant un peu au hasard les chapitres : d'abord, le premier chapitre du premier roman, puis le premier du second, puis le premier du troisième, et ainsi de suite. N'est-ce pas là l'image de la vie et n'est-ce pas plus commode?

Mais comment donner une idée exacte du cadre historique où ces personnages ont vécu, des événements dont ils ont entendu parler, enfin de tout le milieu physique et psychique de ce temps? Voici. Prenez une collection complète de journaux allant de 1900 à 1914, découpez les titres, les réclames, les faits divers, les anecdotes, les biographies des

vedettes politiques, religieuses, littéraires et glissez-les, avec le titre *Actualités*, entre les chapitres de votre quintuple roman. Comme si vous faisiez une série de sandwiches. Vous pouvez encore ajouter ceci. Si vous avez sous la main quelque journal intime de ce temps, montrant la répercussion des événements sur une sensibilité humaine, découpez-le en fragments et glissez ces fragments sous le titre *Chambre noire* à la suite des précédentes coupures. Cela donnera une note plus personnelle. Alors, votre épopée sera terminée. Et vous ne tarderez pas à être proclamé le premier romancier de la jeune génération. C'est ce qu'a fait John Dos Passos. Le résultat? Pour des Américains ayant la patience de lire toutes ces coupures, comprenant à demi-mot, se rappelant les événements, les ayant vécus, c'est peut-être évocateur. Pour nous, c'est illisible. Une date dans l'histoire du roman? C'est peu probable. La recette est trop facile. C'est du film documentaire peut-être, de l'art non pas.

Tels étant les services que pourraient rendre et que ne rendent pas assez les traductions par leur contenu, y en a-t-il d'autres qu'elles peuvent rendre par leur contenant, leur forme, leur style, leur langue? Incontestablement. Et elles l'ont fait. Ce sont les traductions imposantes de certains romans puissants et toffus de l'étranger qui ont redonné du souffle à nos auteurs; qui ont acclimaté les romans-fleuves, quand nous n'avions guère que des romans-ruisselets. Il est entendu que Dostoïewski, Tolstoi, Thomas Mann, Wassermann dépassent la mesure que le français moyen peut porter. C'est déjà bien qu'on ait compris que notre roman devrait être approfondi. Un Malègue, trop peu connu et loué encore, est entré hardiment dans cette voie.

Les traductions peuvent encore servir la langue française. Rivarol, qui était un fin linguiste, l'a déjà noté :

Un idiome étranger proposant toujours des tours de force à un habile traducteur, le tâte pour ainsi dire en tous les sens; bientôt, il sait tout ce que peut ou ne peut pas sa langue; il épuise ses ressources, mais il augmente ses forces, surtout lorsqu'il traduit les ouvrages d'imagination qui secouent les entraves de la construction grammaticale et donnent des ailes au langage.

TRADUCTEURS ET TRADUCTIONS

Ces «tours de force» pour rendre l'original dans toutes ses nuances – nuances de pensée, de couleur, de son, – et avec tous ses prolongements et toutes ses résonnances ont toujours tenté les grands écrivains depuis Corneille et Racine jusqu'à André Gide, en passant par Schlegel, Voss, Wieland, Leconte de Lisle, Baudelaire, Stefan George. Ces tours de force ont révélé des richesses inconnues de la langue ou remis en honneur des formes oubliées.

Il lui en font aussi acquérir de nouvelles. Notre langue est moins figée qu'on ne le dit. Elle peut fort bien s'assimiler des apports venant d'autres langues. Celles-ci peuvent l'aider particulièrement à renouveler la série terne de certaines de ses figures de style, métonymies, synecdoques, catachrèses. Ce qui est cliché dans une langue est jeune et frais dans l'autre. Il faut du goût dans ces transpositions. Il faut aussi de la hardiesse.

Avouons que les traductions d'aujourd'hui ne rendent guère ces services; Faites hâtivement, en série, pour gagner de l'argent, par des étrangers qui n'ont pas le sens du français ou des Français possédant insuffisamment la langue originale, elles sont trop souvent gauches, lourdes, incorrectes, obscures et incohérentes. Il serait facile d'enfiler ici les plus étranges perles.

Parfois aussi, les traductions sont trop brillantes, trop hardies, dépassant le but dans la transposition. Ainsi dans nos traductions a-t-on parfois la surprise de rencontrer des Américains ou des Allemands parler de toubib, de pognon, de vingt balles au lieu de 5 shillings. Il est vrai qu'il s'agit de traduire le slang anglais ou de Dialekt berlinois. Mais ces mots de saveur trop fortement française enlèvent la couleur locale, l'illusion que vous êtes outre-Manche ou bien outre-Rhin. Passe de supprimer les r en traduisant le nègre de New-York, puisque les noirs sont incapables de les prononcer. Mais il faut chercher de vraies équivalences qui ne choquent pas. C'est difficile, souvent impossible. Y tendre est passionnant.

Pour apprécier la réussite, il n'y a qu'une méthode : confronter les deux textes. Deux collections vous aideront qui éditent les meilleurs textes modernes avec la traduction française en regard. L'une s'appelle «Collection des Deux-Textes», l'autre «Collection Bilingue des Classiques étrangers». L'une paraît chez Payot, l'autre aux Éditions Montaigne. Elles correspondent pour les langues et les littératures modernes à la «Collection Budé», qui édite,

TRADUCTEURS ET TRADUCTIONS

sous le signe de la chouette et de la louve, les classiques grecs et latins. Moins luxueusement présentées, les humanités modernes étant encore regardées comme des parentes pauvres, elles sont et deviendront de plus en plus précieuses. Confiées à des professeurs compétents, pourvues de sérieuses introductions et de notes éclairantes, ces traductions rendront les plus grands services aux professeurs et étudiants de langues modernes et plus encore aux autodidactes qui cherchent à apprendre l'allemand, l'anglais, l'italien et même le russe.

J'ai parcouru quelques volumes de la Collection Bilingue (Éditions Montaigne) : Heine, *De la France*; Goethe, *Drames de Jeunesse*; Morike, *le Voyage de Mozart à Prague*; Storm, *Aquis submersis*. Ces deux derniers ouvrages sont charmants, la traduction du dernier est bonne, celle du premier un peu timide et pâle. Le choix des deux autres est critiquable, Goethe et Heine ayant écrit des livres bien supérieures à ceux-ci, surtout du point de vue littéraire. Il eût mieux valu commencer par les chefs-d'œuvre.

La cause des traductions est donc loin d'être perdue. Comme la bataille du livre, dont on parle tant avec raison, elle sera gagnée si dans nos mœurs littéraires on introduit du désintéressement, de la tenue, si dans nos maisons d'éditions on réduit la place de Mercure pour élargir celle de Minerve et d'Apollon, mais aussi celle de la morale et de l'évangile de Jésus-Christ.

Source : *Études*, revue catholique d'intérêt général, t. 218, n° 6, 20 mars 1934.